

# Phylums Afro-asiatique, Niger-kordofan et français en partenariat à l'Extrême-Nord camerounais: cas des industries hôtelières à Maroua

Balga, Jean-Paul  
Université de Maroua, Cameroun  
balgajean@yahoo.fr

Reçu: 29.07.2012

Accepté: 15.09.2012

## Résumé

Du point de vue linguistique, l'Extrême-Nord du Cameroun est une Afrique en miniature. Trois des quatre familles linguistiques attestées en Afrique y sont représentées. En dehors de l'anglais et du français qui sont des langues officielles, plus de 50 langues autochtones y sont parlées. Le contact entre ces langues identitaires et les langues officielles est enrichissant (Biola, 2003: 148). Ce contact linguistique qui est en fait la manifestation d'un dialogue interculturel s'appréhende par le biais d'un ensemble d'emprunts, entre autres. Ici, nous allons nous appesantir sur les relations qu'entretiennent non seulement les langues autochtones entre elles mais aussi les rapports qui s'établissent entre le français et ces langues autochtones, notamment le tupuri, le fulfulde, le massa, le mundang et le kera.

**Mots clés:** français, tupuri, fulfulde, partenariat, Extrême-Nord Cameroun.

## Introduction

Parmi les grandes familles linguistiques qui regroupent les langues ordinaires d'Afrique, les phylums Afro-asiatique et Niger-kordofan sont largement attestés au nord du Cameroun (Balga, 2012: 43). Dans l'Adamaoua, le Nord et l'Extrême-nord, domine le fulfuldé: il possède trois aires maternelles disjointes, centrées sur Maroua, Garoua et Ngaoundéré, entourées d'une large aire véhiculaire. L'arabe majoritaire dans les zones rurales du nord du Logone-et-Chari est véhiculaire dans les zones urbaines et jusqu'au centre de ce Département. Le wandala, hors de la zone d'implantation maternelle en plaine autour de Mora, est resté véhiculaire dans les Monts Mandara où il entre en compétition avec le fulfulde. Quant au kanuri dont l'aire principale est le Nigeria (État du Borno), il n'est utilisé au Cameroun qu'au nord de Mora et dans l'Arrondissement de Makary où les Kanuri sont relativement majoritaires.

Il est à noter que certains secteurs comme le *bec de canard* (en milieu mundang, massa et tupuri) ignorent l'usage d'un véhiculaire autre que le français. Dans la ville de Maroua notamment, cohabitent principalement deux langues: le français, langue de l'administration et le fulfuldé, langue véhiculaire. Mais à côté d'elles, évoluent le tupuri et dans une moindre proportion le guiziga, le mundang, le massana, etc.

Pour ce qui est du mandara, mafa, zulgo, lera, bara, lamang et autres langues identitaires du Wandala, elles sont, comme dit Maurais (1997: 51), presque complètement assimilées. Les locuteurs de ces langues, quoique très nombreux dans la capitale régionale, éprouvent le phénomène d'auto-dépréciation au profit du français et surtout du fulfuldé. Cette représentation linguistique s'oppose diamétralement au tupuri qui est, après le fulfuldé, la langue en lice avec le français dans la ville de

Maroua. Fermement opposés au Peul et à tout ce qui relève de ce dernier – y comprise la langue – les Tupuri peuplent nombre de quartiers de Maroua. Ils constituent une forte communauté linguistique qui œuvre, selon Blanc (1997: 231), pour la préservation de la langue autochtone. Les Tupuri manifestent des attitudes linguistiques favorables à la langue autochtone; ils sont naturellement portés à s'exprimer plus en tupuri qu'en langues étrangères. Cette attitude linguistique va sans doute avoir des conséquences sur les langues en contact où l'on notera de nombreux emprunts qui feront l'objet de notre attention dans cet article.

### Concept d'emprunt

Hamers (1998: 136-137) définit l'emprunt comme un mot, un morphème ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue, sans le traduire. Le terme *emprunt* est généralement limité au lexique, même si certains auteurs l'utilisent pour désigner l'emprunt de structures. Lorsque l'emprunt est inconscient, il se confond avec l'interférence.

Pour Mounin (1974: 124) l'emprunt est

[l']intégration à une langue d'un élément d'une langue étrangère. Plus précisément, en opposition à calque, emprunt à la langue étrangère d'une unité lexicale sous sa forme étrangère [...]. Les problèmes linguistiques posés par l'emprunt sont surtout: l'intégration au système phonologique de la langue emprunteuse, les modifications de sens, et le réajustement des paradigmes lexicaux troublés par le mot nouveau. Des emprunts massifs peuvent modifier la physionomie du lexique d'une langue, comme ce fut le cas pour [les emprunts du kéra au tupuri à Maroua].

Grosjean (1982)<sup>1</sup> distingue entre l'emprunt de langue et l'emprunt de parole. Le premier se situe au niveau de la

communauté linguistique ou d'une langue normative, le second ne concerne que l'individu.

Pour ce qui est de l'emprunt de langue dont il est question dans cet article, il apparaît comme un mécanisme normal de l'évolution linguistique. La notion de l'emprunt ancien est consacré et devient partie intégrante de la langue. Il en va ainsi des mots français *gourna*<sup>2</sup>, *mayo*<sup>3</sup>, *kado*<sup>4</sup>, *maroua*<sup>5</sup>, *kani*<sup>6</sup>, *danay*<sup>7</sup>. On constate qu'il y a adaptation à la langue d'accueil au minimum sur les plans phonologique et phonétique; les noms des ethnies sont prononcés de manière conforme au système phonique français: *tupuri* et *mundang* sont respectivement prononcés [tupuri] et [munda]; il peut même y avoir un ajustement morphologique: *tupuridevient toupouri*, *mundangdevient moundang*. Une fois adopté par la langue, un emprunt peut donner lieu à des dérivations: *toupouriphone*, *moundangophone*, *foulfouldephone*, *kérahone*, *massanaphone*, etc.

Lorsque deux langues sont en contact, il est rare qu'elles s'empruntent mutuellement la même quantité de mots. La proportion d'emprunts traduit généralement un rapport de force entre les communautés, celle qui est dominée, sur le plan politique, technique, économique ou culturel, faisant davantage appel aux ressources linguistiques de l'autre. Même une langue de grande culture peut emprunter massivement à des langues dominées; c'est le cas du français qui a adopté beaucoup de mots des langues

<sup>2</sup> En tupuri, danse traditionnelle exécutée par de jeunes gens torse nu lors des cérémonies festives.

<sup>3</sup> Cours d'eau en fulfulde.

<sup>4</sup> Païen, incroyant, mécréant en fulfulde.

<sup>5</sup> En guiziga,

<sup>6</sup> Cours d'eau en mundang.

<sup>7</sup> Cours d'eau en massana.

<sup>1</sup> Cité par Hamers.

autochtones de l'Extrême-Nord camerounais. Nous analyserons notamment les contenus des panneaux publicitaires fixés devant certains établissements hôteliers de la ville de Maroua. Ces panneaux, comme nous le verrons, font large écho des termes mundang, massana, fulfulde, tupuri.

### Contacts des peuples et langues Tupuri et les grandes familles linguistiques

S'agissant des Tupuri de l'Extrême-Nord du Cameroun, le tableau ci-après donne une vision globale de leur ancrage territorial au Cameroun depuis 1992.

Tableau n°1: ancrage territorial des Tupuri dans l'Extrême-Nord

Département	Arrondissement	Chefs-lieux
Mayo-Danay	-Kar-Hay	-Doukoula
	-Kalfou	-Kalfou
	-Tchatibali	-Tchatibali
	-Datcheka	-Datchéka
Mayo-Kani	-Guidiguis	-Guidiguis
	-Taïbong	-Dziquilao
	-Pohri	-Touloum
	-Moulvoudaye	- Moulvoudaye

Source: Décret N° 92/186 du 01/09/19

Cependant, il est à noter que tupuriprésente une forte complexité de pluri ethnique de l'Etrême-nord.

Au plan linguistique, la langue tupuri est de la famille Niger-kordofan. En effet, selon Bernd Heine et Derek Nurse (2004: 53), le Cameroun couvre à lui seul trois des quatre grandes familles linguistiques africaines: le phylum Nilo-saharien, le phylum Afro-asiatique et le phylum Niger-

kordofan. La famille sémitique qui fait partie du phylum Afro-asiatique est représentée par une seule langue qui est l'arabe choa alors que la famille Tchadique comporte 57 langues qui se répartissent en 5 groupes suivants:

- le groupe Ouest avec le haoussa;
- le groupe Centre-ouest avec ses 5 autres sous-groupes;
- le groupe Centre-est, avec lui aussi, ses 5 autres sous groupes;
- le groupe Sud avec le massana;
- le groupe Est avec le kwang (kéra).

Le phylum Niger-kordofan est le plus représenté au Cameroun avec 187 unités-langues identifiées et regroupées dans trois familles:

- la famille Ouest-atlantique: une langue, le fulfulde;
- la famille Benoué-congo: 146 langues dans 4 sous-familles;
- la famille Adamawa oubanguienne: 40 langues dans 2 sous-familles;
  - i) La sous-famille Oubanguienne avec 3 représentants;
    - gbaya, baka, bagandu;
  - ii) La sous-famille Adamawa, la plus fournie, selon Balga (2012: 54), comprend 37 langues classées dans 8 groupes; on s'intéresse particulièrement au groupe Mbum avec 12 langues: mundang, mambay, dama, mano, pam, ndai, mbum-ouest, mbum-est, kali, kuo, gbete et tupuri.

Ruelleand (1992: 6-7) note que les Tupuri sont en perpétuel contact avec des populations, qui en majorité parlent des langues non apparentées à la leur. Ces contacts sont décelables au niveau de la langue dans de nombreux emprunts.

### Tupuri, fulfuldé, français

Au nord-ouest du pays tupuri, le Diamaré au Cameroun est occupé par les Peul, ennemis légendaires des Tupuri avec lesquels, de nos jours, ces derniers entretiennent des rapports plus ou moins pacifiques. Les Tupuri nomment les Peul: *jar plada* « gens peuls ». Il semble que la forme *tuburide* l'ethnonyme soit d'origine peul. Elle se serait répandue à une époque où les Européens n'accédaient pas

directement à cette population, ne la connaissant que par ouï-dire. Si les Tupuri ont été longtemps réfractaires à l'influence de la culture peul, la langue tupuri garde cependant de nombreuses marques du contact avec ces voisins. À titre d'illustration:

(1) *gandura*

*leda*

*lumo*

*paadale*

*téela*

*gandura* désigne un boubou ample, d'une seule pièce porté par les hommes, *leda* est un plastique, *lumos* signifie « le marché », *paadale* indique l'aiguille à coudre, *téela* est le couturier, etc. Tous ces emprunts sont intégrés dans la langue tupuri. En effet la majorité des emprunts tupuri à des langues africaines, est d'origine peul ou transite par le peul. D'ailleurs, la langue française elle-même est largement redevable au peul. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les affiches commerciales de la ville de Maroua pour se rendre compte que le lexique français s'enrichit énormément des emprunts fulfulde:

(2) *Saré hôtel*

*hôtel Karal*

*Ferngo hôtel*

Logé à l'ouest de la ville, au quartier dit Pitoaré, *Saré hôtel* emporte tout un sens symbolique. En effet, *saréen* fulfuldé signifie « maison, habitation, demeure, ensemble de maisons ». Le vocable *sarée* évoque un espace familial, hospitalier où règne un climat de paix, de fraternité. C'est en fait un hôtel de communion, de partage, d'accueil et d'unité. Toujours dans le même quartier, l'*hôtel Karal* se situe

également dans la même logique. *karalen fulfulde* veut dire « champ du sorgho ». Le sorgho étant la culture de base pour les populations de l'Extrême-Nord du Cameroun, l'expression *hôtel Karal* est un appel pour quiconque souhaite savourer les produits locaux. Pour ce qui est de *ferngo*, c'est le dérivé du fulfulde *feerugo* qui signifie littéralement « ouvrir les yeux, éclater, moderniser ». Sous l'appellation de *Ferngo hôtel*, on voit un espace d'épanouissement, de développement où les citoyens modernes ont intérêt à s'y rendre.

L'usage de ces emprunts fulfuldé dans les affiches publicitaires n'est certainement pas innocent. Les promoteurs doivent y avoir perçu un facteur de développement économique quand on sait que cette langue est véhiculaire non seulement au Nord du Cameroun, mais encore dans une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest. Dans le monde des affaires, dit Boureima Diadié (1998: 134), la consommation des produits

est liée à la valeur emblématique de la langue qui y donne accès. En effet, l'on accepte mieux des produits de consommation et des services, lorsque ceux-ci sont exécutés dans la langue à laquelle on s'identifie. La composante linguistique des biens et des services est donc un facteur essentiel de marketing.

Dans les établissements hôteliers à Maroua, la « composante linguistique » ne se limite pas seulement au français-fulfulde, mais elle s'étend à d'autres langues à l'instar du tupuri, comme on peut l'observer à partir des occurrences suivantes:

(3) *Rawa hôtel*

*hôtel Nossono*

*hôtel Mailaye*

*hôtel Maidjiglao*

Dérivant du verbe *raage*, « pleurer », *wa* étant le morphème de négation totale,

*rawa* signifie « ne pleure pas ». Ainsi *Rawa hôtel* est supposé un espace où l'on trouve consolation et réconfort. Il en va de même d'*hôtel Nossono* bien que logé dans un quartier mal famé dit Pont-vert. En effet, *nossono* signifie « exactement », « amen », « c'est ça ». C'est en fait le lieu rêvé, le paradis trouvé où rien ne manque pour le bonheur de ses locateurs. À quelques mètres de là dans le même quartier populeux, on voit l'*hôtel Mailaye*. *mailaye* en tupuri désigne des manifestations culturelles populaires marquant la fin d'année, notamment au mois d'octobre. Cette période appelée *anchoo* marque le début du printemps ou la fin de la période de soudure et des durs travaux champêtres. *Hôtel Mailaye* est donc un appel au divertissement tout comme l'*hôtel Maidjigla* au quartier Domayo.

Le composé *maidjigla* peut être décrit comme suit: *maï* veut dire « fille » et *djigla* désigne un village tupuri du Département de Mayo-Kani. Dans ce village on fabrique abondamment des récipients en poterie de haute qualité vendue dans le marché hebdomadaire. Par métonymie *djigla* aussi fini par désigner le marché de ce village qui a lieu chaque jeudi ainsi qu'une poterie de bonne facture. Dans cette logique métonymique, le terme désigne même du bon *bili-bili*, vin local préparé à base des céréales et servi dans les poteries achetées dans ce marché du village de Djigla. La dénomination *hôtel Maidjigla* évoque à la fois divertissement, réjouissances et qualité de services rendus dans ce lieu comparable au marché où l'on assiste à un rendez-vous du donner et du recevoir.

Au-delà du volet commercial, on peut déceler un rôle identitaire à travers ces nombreux emprunts tupuri. En effet, les Tupuri, majoritaires à l'Extrême-Nord du Cameroun, entretiennent des conflits

historiques avec les Peul. Il se trouve que le fulfulde, langue de « l'ennemi », est véhiculaire dans la région. Mais les promoteurs ont choisi non pas de composer avec le fulfulde, mais avec la langue française pour marquer leur refus d'assimilation linguistique. Feckoua (1978: 32-33) revient sur les circonstances de ces conflits historiques en ces termes:

[...] la coexistence avec tous [les] peuples entourant le pays [tupuri] n'a pas toujours été pacifique, singulièrement avec la partie septentrionale d'où les Foulbé, sous l'impulsion d'Ousman Dan Fodio, entreprirent une conquête de la région en brandissant l'étendard du Prophète. Ils ne rencontrèrent pratiquement aucune résistance et sous le commandement de Koïranga, le fils d'Abdoul Aki, chef des Foulbé, s'enfoncèrent jusqu'au cœur du pays [tupuri] vers 1830 pour soumettre ces populations païennes qui constituaient pour eux non seulement des réserves de terre, mais aussi d'esclaves. Ils étaient aidés dans leur avancée d'une part par la configuration du relief – pays de plaine – la dispersion de l'habitat et d'autre part par le manque d'organisation militaire unifiée des [Tupuri], peuple acéphale. Mais ils furent cependant surpris à Gouyou en territoire tchadien non loin de la frontière camerounaise, par une attaque brutale de tous les villages [tupuri] qui, pour la circonstance, se sont levés en masse avec leurs bâtons, leurs lances et leurs couteaux de jet pour arrêter l'avancée des envahisseurs. Ceux-ci furent battus et trouvèrent leur salut dans une fuite effrénée grâce à leurs chevaux laissant sur le champ de bataille leur butin, de nombreuses dépouilles et les prisonniers, et parmi les morts, Koïranga lui-même.

À travers ces détails historiques, il devient donc évident de voir à travers les emprunts tupuri, des messages identitaires dans lesquels la langue est utilisée comme symbole de l'autonomie clamée face à l'ennemi légendaire Peul. Pour nommer son hôtel, le Tupurien emprunte non pas au fulfulde, langue véhiculaire de la région, mais au tupuri pour composer l'expression française: *Rawa hôtel*, *hôtel Nossono*, *hôtel Maidjigla*, etc. Salikoko Mufwene (1998: 161) confirme du reste cette hypothèse identitaire lorsqu'il déclare:

On parle d'identité linguistique surtout dans la mesure où le langage du locuteur révèle son appartenance à un groupe. Ceci se manifeste plus clairement dans des territoires multi-ethniques et plurilingues où l'usage natif d'une langue donnée permet à ceux qui l'entendent et la reconnaissent d'inférer l'affiliation ethnique du locuteur.

### Tupuri, massana, kéra, français

Au nord-est et à l'est tout au long du Logone, s'étend le territoire occupé par les Massa<sup>8</sup>, *jar baaré* en tupuri, avec lesquels se sont tissés des liens culturels étroits. Les premières étapes de l'initiation des garçons tupuri se sont faites en territoire massa, à Guissey. Un des noms tupuri pour désigner cette initiation, *lébèst* manifestement le même que le terme massa *laba*. Les Tupuri, par ailleurs, en ont fait une des formes collective de la cure de lait massa *gourou wayna*, adoptée sous le terme *gurna*. Véritable institution, elle est à son tour empruntée sous sa forme actuelle par les voisins Massa et Kéra.

Plusieurs termes désignant des institutions (religieuses ou sociales) sont empruntés à la langue massana<sup>9</sup>, langue tchadique de la famille Afro-asiatique. Parfois des passages entiers de chants tupuri sont en massana ou en ce qui en tient lieu, compte tenu du fait que, le plus souvent, les chanteurs ne comprennent pas cette langue, ni le sens du massa qu'ils chantent.

Ces mêmes coutumes communes concernent également *jar kera* « gens kéra », petite population d'environ 15000 personnes établie à l'est du pays tupuri aux alentours de Fianga et du gros bourg de Tikem, au Tchad<sup>10</sup>.

Au sud-est se trouvent *jar baarehoho* ou Mussey, ainsi nommés par les Tupuri en référence, disent ces derniers, à une

particularité de leurs chants. Deux des termes tupuri désignant les rites d'initiation: *gonogay* et *gooni* seraient mussey. Les Mussey comme les Massa et les Kéra, parlent une langue tchadique de la famille afro-asiatique<sup>11</sup>. De nombreux termes entrent dans le lexique français, notamment le massana. En guise d'illustration, on peut relever ces occurrences dans différents coins de la ville de Maroua:

(4) *hôtelHirgoho*  
*Daba hôtel*  
*hôtelWalya*

*Hirgoho hôtel* est situé à l'est de la ville, au quartier nommé Dougoï. En massana, *hirgoho* signifie justement « épanouissement, distraction ». Toutefois, l'emprunt *dabah* en langue massana signifie « buter, heurter, atteindre, arriver à destination ». Établissement situé à Hardé au nord-est de la ville, *Dabah hôtel* apparaît comme une invitation au repos, au répit pour se refaire la forme afin de continuer peut-être son voyage. Mais, le mot *walya* renvoie au nom d'un village massa du Département du Mayo-Danay: *wa*, « endroit », *lya* « à voir »; donc un lieu à voir, à admirer. *hôtelWalya*, un espace qui suscite de l'admiration, de convoitise, d'intérêt. On constate que chaque promoteur choisit un terme massana qui véhicule un contenu sémantique particulier pour attirer de la clientèle dans son entreprise hôtelière. C'est également le cas des deux noms suivants:

(5) *hôtel Coffana*  
*hôtelAbetidi*

<sup>8</sup> Les Massa parlent le massana.

<sup>9</sup> Le *na* (comme celui dans *gurna*) est massana.

<sup>10</sup> Le kéra est une langue tchadique. Cf. études de Karen Ebert: 1975, 1976.

<sup>11</sup> Le mussey, langue tchadique a fait l'objet de recherches par S. Platiel, tandis que père J. Louatron a décrit plusieurs aspects religieux de ce groupe.

Le terme *coffana* vient du massana, *kovana* qui veut dire « main, bras ». C'était d'ailleurs, dit-on, le nom que portait le grand-père du promoteur qui était à son temps un chasseur hors pair, ne rentrant jamais les mains bredouilles: du gibier, on en avait assez quand Kovana rentrait de la chasse. En hommage au grand-père peut-être, cet emprunt *coffana* est choisi davantage pour la dimension alimentaire qu'il emporte: abondance de viande, de nourriture. Aux yeux des clients, l'*hôtel Coffana* au quartier populaire dit Domayo, est perçu comme un espace riche en denrées alimentaires où l'on mange à satiété pour son plein épanouissement. Il en va de même d'*hôtel Abetidi*, terme qui signifie « est perdu entre ses mains ». Cet établissement situé au lieu dit Kongoré, se veut un coin retiré, perdu, à l'abri des regards indiscrets. À sa guise, on peut pleinement s'épanouir dans cet hôtel sans se faire identifier par quiconque. Cette formule porte à penser que toutes les conditions de sécurité et de commodité sont réunies pour le bien-être des locateurs. Au total, on s'aperçoit que les termes *coffana* et *abetidi* sont empruntés parce que les traductions, comme le souligne Hamers (1998: 138), n'exprimeraient « pas toutes les nuances souhaitées »: chaque emprunt est chargé d'histoires et de sens en faveur de la clientèle comme on peut également l'observer dans les emprunts mundang et les autres langues autochtones.

### **Tupuri, mundang, français**

Au sud et au sud-ouest, locuteurs d'une langue apparentée au tupuri, se trouvent les Mundang, nommés par les Tupurimbarhayn, pluriel *jar mberheeré*<sup>12</sup>.

En effet, les Mundang sont aussi à califourchon sur le Tchad et le Cameroun. Plus nombreux au Tchad, ils occupent la vallée du Kebbi et pratiquent l'agriculture traditionnelle. DiliPalai (2010: 17) montre que les Mundang ont une préférence particulière pour les céréales et les légumineuses qu'ils cultivent autour des cases et à des distances raisonnables des habitations. Les cultures industrielles ont aussi bouleversé les habitudes agricoles, avec notamment l'introduction du coton et du soja par la Sodecoton<sup>13</sup>. À des degrés divers, les Mundang pratiquent l'élevage de la volaille autour des cases. Dans les enclos, ils élèvent aussi ovins, caprins et bovins qu'ils font paître en journée loin des habitations.

La chasse traditionnelle, le *luo*, est une activité séculaire très prisée. Généralement organisée à l'initiative des patriarches, la chasse a lieu dans les circonstances précises: initiation, funérailles, rites divers.

Suite aux mouvements migratoires, une bonne tranche de la population mundang a quitté le Tchad pour s'installer dans la plaine du Diamaré à l'Extrême-Nord du Cameroun: Lara, Kaélé, Djidoma, etc. De nos jours, les Mundang du Cameroun sont appelés les *za-sin*, c'est-à-dire « les gens d'en haut », contrairement à ceux qui sont demeurés au Tchad, à savoir les *ka-bi*, « les gens d'à côté de l'eau ». Ceux-ci doivent leur nom à la proximité avec le fleuve Kébbi.

Au Cameroun, une forte colonie mundang se trouve dans la région du Nord, notamment à Pitoa, Bibémi, Zaloumi, Lagdo, etc. alors qu'au Tchad, ils sont nombreux à Pala, Tréné, Guégou, Bissi, Mafou, Sekoye, etc.

<sup>12</sup> Selon l'étymologie populaire toupouri, le terme désignant le moundang signifierait: *mbar* « frapper » *hayn* « sans discernement ». Enquêtes et

travaux linguistiques sur les Moundang ont été effectués par Claude Hagège et Rosalie Maïrama.

<sup>13</sup> Société de Développement du Coton

DiliPalai (2010:18) rappelle que le mundang est l'une des trente-sept langues de la sous-famille *Adamaoua*, de la famille *Adamaoua-oubanguienne*, du sous phylum *Niger-congo*, et du phylum *Niger-kordofan*. Cette langue du groupe Mbum partage des termes avec le tupuri à l'exemple de:

(6) *guinarou*  
*Manmougnéorou*

*guinarou* signifie « fantôme », « mâne ou âme des ancêtres » en mundang. Les Tupuri eux, articulent approximativement le terme, ce qui crée un mot nouveau *manmougnéorou*. Les Tupuri disent qu'il y a du *manmougnéorou* chez les Mundang, ce qu'ils désignent sous le nom de *manmouyouri*<sup>14</sup> chez eux.

La langue mundang prête également de nombreux termes au français, surtout lorsqu'il s'agit de nommer les installations commerciales de la ville de Maroua. Les noms des hôtels en font une parfaite illustration:

(7) *hôtel Gabanno*  
*Mazoummi hôtel*  
*Yakki hôtel*

Le cas de *gabanno* mérite d'être relevé: *gaban* désigne un village et *no* veut dire « il y a ». Il s'agit d'un substantif mundang signifiant « ce qui va se remplir ». *Gabano hôtel* renverrait à un lieu intéressant qui ne peut recevoir tout le monde: tout porte à croire que le nombre de place est limité, il faut presser les pas pour en trouver une. Sinon on risque d'être en retard, et par

conséquent privé de tous les délices de ce lieu paradisiaque. L'expression *gabano hôtel* traduit ce que Michel Beniamino (1998: 94) appelle la « complémentarité fonctionnelle » où le complément déterminatif *gabano* est porteur d'un sens significatif, « ce qui va se remplir ». Quant au terme *mazoummi*, il peut être décomposé en *ma* qui renvoie à la gent féminine et *zoummi* fait allusion à la parenté. Donc *Mazoummi hôtel* est un hôtel où l'on rencontre sa parenté, compagnie féminine. Il en va de même de *Yakki hôtel* où *yakki* veut dire « aimer entre nous »; c'est le lieu où l'on vit un amour mutuel, un amour réciproque, sincère et sans hypocrisie.

Toutefois, on peut souligner que le mode d'emprunt français-langues autochtones est principalement axé sur le mot construit en l'occurrence le composé. Le système de composition mérite d'être examiné.

#### **Absence de marque: syntagmes figés**

Les composés non marqués par la graphie et par la syntaxe interne ou externe, comme *daba hôtel*, *hôtel abediti* doivent être identifiés par un ensemble de critères linguistiques destinés à évaluer le figement qui en fait, selon Benveniste (1974: 171), des « signes compacts ». Il peut s'agir des syntagmes libres ou des syntagmes figés. Benveniste (1974: 172) propose le terme de *synapsie*, défini comme « groupe entier de lexèmes, reliés par divers procédés, et formant une désignation constante et spécifique »: il s'agit des groupes nominaux comme *hôtel le saré*, *hôtel maïdjiglaou*. Toutefois, on utilise souvent, à la suite de Pottier (1974: 265-266), le terme *lexie complexe* pour désigner une « séquence en voie de lexicalisation à des degrés divers »; La *lexie* est l'« unité

<sup>14</sup> L'esprit des morts, des grands parents qu'il faut honorer en lui faisant des sacrifices pour protéger les vivants.



lexicale mémorisée », simple composé ou complexe.

En termes saussuriens (1972 [1916]: 172), les syntagmes libres appartiennent à la parole et les « locutions toutes faites » à la langue:

Le propre de la parole, c'est la liberté des combinaisons. Il faut donc se demander si tous les syntagmes sont également libres. On rencontre un grand nombre d'expressions qui appartiennent à la langue; ce sont les locutions toutes faites, auxquelles l'usage interdit de ne rien changer [...].

Lehmann et Martin-Berthet (2003: 180) fondent l'existence d'une unité lexicale sur l'existence d'un référent unique: c'est l'ensemble *hôtel le saré* ou *hôtel maïdjiglaou* qui renvoie à un objet déterminé, de la même façon que les mots simples comme *saro*<sup>15</sup>, *sarki*<sup>16</sup> ou *waiwa*<sup>17</sup>.

Un mot, dit Grevisse (1964:92), quoique formé d'éléments graphiquement indépendants, est *composé* dès le moment où il évoque dans l'esprit, non les images distinctes répondant à chacun des mots composants, mais une image unique. Ainsi les composés de *hirgoho hôtel*, *hôtel mizao*, *hôtel nossono* éveillent chacun dans l'esprit une image unique, et non les images distinctes d'*hôtel* et de *hirgoho*, d'*hôtel* et de *mizao*, d'*hôtel* et de *nossono*.

Il y a composition quand deux termes identifiables pour le locuteur se conjoignent en une unité nouvelle à signifié unique et constant. La composition s'accompagne souvent (mais pas toujours) de particularités sémantiques. Ainsi, conclut Lehmann et Martin--Berthet (2003: 182), on n'obtient pas le sens du composé

à partir du sens des composants: « le sens du composé n'est pas compositionnel ».

## Conclusion

En définitive, le contact entre les langues autochtones à l'Extrême-Nord camerounais est fort dynamique: le tupuri, le mundang, le massana, le kéra et le fulfulde se prêtent mutuellement des mots en vue de la communication interculturelle. Au contact de ces langues autochtones, le français s'enrichit de nouveaux éléments créés dans un contexte socioculturel où ceux qui parlent la langue française n'en sont pas des locuteurs natifs. Le français, dans sa tentative de s'acclimater à l'environnement Afro-asiatique et Niger-kordofan de l'Extrême-Nord du Cameroun, incorpore quelques traits des langues avoisinantes. L'analyse de la composition et de l'emprunt a montré que la morphologie du français camerounais est constamment réinventée dans les industries hôtelières, lieu de rencontre des personnes de tous les horizons; et ce faisant, dit Biola (2003: 146), « elle enrichit la langue française parlée et écrite au Cameroun, au même titre que les autres francophonies: africaines, européennes, Nord-américaines, Sud-est asiatiques ».

## Bibliographie

- Balga, J. P. (2012). *Le français en contact avec le tupuri à Maroua (Cameroun): phonologie, morpho-syntaxe et imaginaire linguistique*. Thèse de Doctorat Ph. D., Université de Ngaoundéré.
- Beniamino, M. (1997). *Complémentarité fonctionnelle, Sociolinguistique, Concepts de base*. Bruxelles: Pierre Mardaga.
- Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Bernd, H. et Derek, N. (2004). *Les langues africaines*. Paris: Karthala.
- Biola, E. (2003). *La langue française au Cameroun*. Bruxelles: Peterlang.

<sup>15</sup> Terme fulfulde désignant un grand boubou ample et d'une seule pièce, allant de haut en bas, porté par les hommes.

<sup>16</sup> . En fulfulde, signifie « boucher, personne qui vend de la viande ».

<sup>17</sup> . Danse des jeunes chez les Tupuri.

- Blanc, M. (1997). *Préservation linguistique, Sociolinguistique, concepts de base*, Liège: Pierre Mardaga, pp. 231-235.
- Boureima, D. (1997). *Économie, Sociolinguistique, Concepts de base*, Bruxelles: Pierre Mardaga, pp.131-135.
- DiliPalai, C. (2010). *Parole-vertige, Essai sur les proverbes moundang*. Yaoundé: CLE.
- Feckoua, L.L. (1977). *Les hommes et leurs activités en pays toupuri du Tchad*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Paris III.
- Grevisse, M. (1964). *Le Bon usage*. Paris: Duculot.
- Grosjean, F. (1982). *Life with two languages*. Cambridge, Mass: Harvard University Press.
- Hamers, J.F. (1997). *Emprunt, Sociolinguistique, Concepts de base*. Bruxelles: Pierre Mardaga, pp. 136-139.
- Lehmann, A. et Martin-Berthet, F. (2003). *Introduction à la lexicologie, sémantique et morphologie*. Paris: Nathan.
- Maurais, J. (1997). *Assimilation linguistique. Sociolinguistique, concepts de base*. Liège: Pierre Mardaga, pp. 51-56.
- Mounin, G. (1974). *Dictionnaire de la linguistique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Pottier, B. (1974). *Linguistique générale*. Paris: Klincksieck.
- Ruelland, S. (1992). *Description du parler tupuri de Mindaoré, Mayo-Kebbi (Tchad: phonologie, morphologie, syntaxe)*. Thèse pour le Doctorat d'État ès-Lettres, Université de la Sorbonne-Nouvelle – Paris III.
- Salikoko, M. (1997). *Identité, Sociolinguistique, Concepts de base*. Bruxelles: Pierre Mardaga, pp.160-1164.
- Saussure, F.de (1972). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.